

Michel Séverin

Enlevées par leur père africain



Du même auteur :

Retour aux sources (Ed. IFRIKIYA, 2009)

Aurore (Ed. EDILIVRE, 2012)

EXTRAIT

Je tiens à remercier tous ceux qui m'ont encouragé de près ou de loin en ce concerne la réalisation de cette œuvre littéraire, aux familles NOLLA ; NDJEHEMLE ; BRACHET et en particulier à Crystelle K.

Un homme en blouse blanche marchait machinalement en saluant d'autres collègues, poussa le battant lui conduisant vers un compartiment où hier encore, une patiente l'inquiétait. Cette dernière avait l'air abattu, cependant, prenait le soin de dissimuler son état mental. Empoignant la porte, il fit un dernier tour des yeux, pour prendre conscience de l'enceinte où il se trouvait, et entra.

– Bonjour docteur ! Lança une femme la quarantaine dépassée à peine.

Elle paraissait très affaiblie par le poids de la maladie.

– Bonjour Médielva.

Médielva tourna lentement la tête pour ne pas laisser expressif son visage renfermant toute l'expression de sa vie. Le médecin s'approcha, déjà, il s'habitua à ce genre d'acte de sa part dans la perspective de brouiller toute tentative de curiosité. Même les reflexes étaient amoindris, ceci laissant un mauvais présage.

Après une pratique ancienne de vingt ans désormais, il n'y avait plus rien qui l'étonnait. Mais, cette patiente l'intriguait, à chaque fois. Sa curiosité était toujours vouée à l'échec. Rien des efforts

consentis de cette dame n'étaient passés aux yeux du docteur, comme inaperçu. Il savait lire dans les yeux de ses sujets la lueur de désespoir ou de l'espoir, pour une quelconque guérison. En celle-ci, il lisait plutôt une sorte de mélancolie accompagnée de rêverie.

– Comment vas-tu ? Demanda le nouvel entrant, en se renseignant sur les dernières fiches d'informations.

– Ça va de mal en pire ! En faisant face au médecin.

Il fit semblant de n'avoir pas suivi la réponse et lui adressa un sourire de confiance. Il savait intérieurement, rien n'était plus possible à l'instant. Sauf par un miracle, car en médecine, on pouvait aussi se tromper. Le pourcentage d'échec était si élevé, qu'il n'osa plus d'autres mesures. Mais, il fallait suivre la régulation toutes les minutes, permettre ainsi de se soumettre aux derniers aveux de Médielva Ento.

– Tout ce que vous me direz, soit je l'ai déjà entendu, soit je l'écouterai dans la bouche de vos collègues, surtout je n'ignore rien. Balbutia-t-elle entre les deux lèvres s'ouvrant à peine.

Il sourit à nouveau.

– Je n'ai rien dit. Laissa t-il sortir comme un souffle qu'il évacuait.

La femme à la quarantaine à peine dépassée, était internée depuis bientôt un mois. Son arrivée dans cet hôpital était due à un malaise, elle fut transportée aussitôt dans l'urgence. Les examens démontrèrent une tumeur au niveau de la gorge. Après diverses rencontres des spécialistes de ce type de pathologie, un désistement fut l'ultime initiative. Cependant, un

médecin passait plus de temps au près de cette femme.

Outre quelques rares personnes de la famille arrivaient en particulier ; personne ne régularisait les visites pour malade. C'était curieux tout cela pour le docteur. En la regardant, elle avait l'air d'avoir mis au monde plus d'un enfant, n'en parlait même pas depuis qu'elle était là. A qui devait-on s'adresser au cas où la situation s'aggravait.

– Tu sais, la vie est une pensée qui se met en mouvement et donc, on finit par appeler activité, surtout, il n'y a pas de sélectionné qui puisse appliquer ses lois ou encore plus loin ses règles, la nature est si forte que personne dans son domaine ne peut rien, tout s'engage et devient à partir du moment où on en tire conscience que nous ne sommes que des exécutants !

Elle lui esquissa un sourire, puis dirigea son regard affaibli une espèce de blog note sur la table à son chevet. Poussa un léger gémissement lui permettant de trouver la force de se redresser un tout petit peu.

– Lorsque je suis arrivée ici, les premiers jours, après le résultat des premiers examens, tout ce qui me venait en idée, j'écrivais, je notais tout cela dans mon blog note, si vous pouvez lire à votre tour et vous me direz, rien de ma vie n'a été accordé avec facilité, la marche à laquelle je me suis identifiée, et la où j'ai pu rencontrer le plaisir de vivre.

Il s'était assis sur la seule chaise présente dans la salle, et la regardait extraire ses derniers soucis. Sans se prononcer, il se mit debout, alla calmement récupérer le blog en question. Au hasard, il ouvrit une page où les vers se succédaient.

*Il m'a fallu du temps pour découvrir,
Qui j'étais, qui je suis, en jouir,
De ce que j'ai découvert, trop peu ;
Peut-être ai-je trop vu ?
Je reconnais cette bataille entretenue,
Pendant des années, des années,
Durant lesquelles, j'ai longtemps erré !
Ainsi, j'ai retrouvé les miens,
J'ai poussé au milieu d'un sol aride ;
J'ai attendu pour échapper au vide,
Voilà ce qu'est devenu mon spectre*

– Jusqu'ici, il y a une flamme qui s'est allumée !

La suite vous en dira sur le genre de flamme !

Il n'en voulait plus de « cette suite ». Le docteur referma lentement le petit bouquin, sachant pertinemment qu'aller plus loin revêtait et soulevait beaucoup de souvenirs atroces. Il en garda chaque mot de tout ce petit récit. Chaque phrase ressemblait à un pas du pied complètement dénudé et déposé sur une braise. Les circonstances de cette patiente inattendue lui rappelaient plein de moments émotionnels. Il s'efforça d'être lucide. D'un regard vide, il l'observait. Spontanément elle détourna le visage sous la pression des larmes. L'autre l'avait déjà imaginé.

– J'ai l'impression que je ne suis pas le bienvenu dans cette salle ! Affirma t-il.

Elle n'avait pas répondu. Il resta un moment avant de disparaître sans que sa patiente qui maintenait son visage enfoui dans les oreillers ne s'en rende compte !

Chapitre I

L'avion venait de se poser sur la piste d'atterrissage avec tout le bruit que cela avait entraîné. Le temps pour le pilote de le positionner à l'entrée du long couloir se dirigeant vers les différents compartiments pour formalités. Puis c'était à la salle d'attente où les différents passagers devaient récupérer leurs bagages. À la sortie, une foule s'était réunie pour la plupart attendant leur personne en provenance de certains pays d'Europe étant donné les escales qu'avait faites le vol. De parts et d'autres, on entendait des cris de joie signifiant les retrouvailles, tout un spectacle.

Le ciel était encore ensoleillé en cet après midi, plus de la moitié des personnes présentes étaient parties, monsieur Ento avait laissé certains passagers à l'intérieur, une minorité de ces familles attendaient encore les leurs. Il se retourna pour regarder le bagagiste portant sur son diable une cantine. Lui, traînait deux valises à roulettes au sol sur ses lunettes de soleil voilant ainsi ses yeux. Il se dirigea vers le parking réservé aux taxis. Plusieurs hommes se présentèrent en le voyant venir, solliciter leur service.

Il prit le soin de choisir un homme, qui, apparemment avait son âge, à peine la quarantaine. Cependant, plus ridé que lui, et il savait, qu'en Afrique équatoriale, le climat tropicale séchait les peaux grasses, ce qui affaiblissait l'épiderme. Beaucoup de personnes soupçonnaient le dur labeur, comme la maçonnerie et les travaux champêtres. Ce dernier, tout content d'avoir été à la hauteur de son client lui souriait en pleine dent comme pour lui dire, je suis à votre service. Déjà, le mot 'patron' ne tarda pas à prendre la place du sourire. Le véhicule était à une vingtaine de mètres.

Monsieur Ento se retourna calmement, demandant au conducteur de l'aider à soulever la cantine de son emplacement pour la placer sur la banquette arrière, après que le propriétaire eu proposé la male. Il protesta énergiquement. Les deux sacs par contre y furent déposés. Le taximan frotta les deux mains. Monsieur Ento vérifia sa veste noire donc le tissu était en toile. Se rappelant du salaire d'un mois entier pour se l'offrir chez Gautier. Il frotta le long pour essayer d'enlever la poussière s'y collait déjà. Il regarda instinctivement les endroits où les trous d'aération avaient été percés tout autour de la cantine qui l'intéressait depuis. Il se retourna vers le bagagiste.

– Ça me coute combien ton service ? Lança t-il pour demeurer dans l'impression que l'autre avait toujours de lui.

– Cinq milles francs ! Sans bégayer.

– Quoi, vous croyez que nous autres africains cueillons l'argent en Europe, j'ai 1500 francs ! Coupa t-il court, faisant semblant d'élever la voie, pour essayer de l'effrayer.

Le gars avait l'habitude du comportement des voyageurs, il ne lui laissa pas entre voir une quelconque expression. Il fallait marchander pour avoir plus de bénéfice, il se rendait à l'évidence que ce dernier connaissait la manipulation.

– Donnez plutôt deux milles, et c'est le dernier prix, parce que c'est vous, mais ce n'est pas le prix. Tenta t-il de convaincre.

Ne voulant pas longtemps discuter pour quelques billets.

– Ok, voila, je sais que ce n'est pas le prix. Avoua t-il en sortant l'argent.

– Merci monsieur.

Sans répondre, il se retourna le conducteur du taxi.

– Nous pouvons déjà partir. Annonça t-il au conducteur.

Monsieur Ento regard dernière lui la bâtisse faite moins de cinq ans plutôt, qui abritait désormais le nouvel aéroport de Douala. Au moins, les autorités de l'heure avaient la notion de créer de bonnes œuvres. Il y sourit. Pensa-t-il, c'était peut être la dernière fois qu'il mettait les pieds en ce début de soirée du mois de Mars de l'an mille neuf cent soixante dix-sept.

Le taxi quitta lentement le parking, embrancha la route nationale.

– Patron, je vous dépose où ?

– Déposez-moi devant l'hôtel BENOË à Akwa.

Les arbres, tout le long de la route défilaient, en partie certains plantés par les communautés. D'autres poussaient en désordre, surtout que les personnes habilitées ne revenaient plus pour l'entretien. Tout était abandonné sans raison, c'était aussi là le visage de l'Afrique.

Cinq années passées depuis sa dernière visite au pays. La verdure n'avait pas trop changé. Les routes à peine étaient aménagées, cependant les trous à certains endroits faisaient fureur, de part leur profondeur et leur largesse. On y entrevoyait les différents endroits où les caniveaux bouchés par les ordures ménagères, n'ayant pas encore d'organisation pour recueillir ces déchets. Elles pourrissaient à certains autres et formaient un blocage pour l'eau à divers espaces des trottoirs. Lors de la saison pluvieuse, les torrents trouvaient leur voie de circulation sur les chaussées. Personne ne se souciait de cet élan devenant avec le temps plus récurant. Surtout que ces autorités avec leurs grosses cylindrées y passaient sans se donner la peine d'améliorer la situation. Tout paraissait si vieux, la poussière de la saison sèche enveloppait toute la ville en lui donnant un aspect beaucoup plus rustique.

– La ville de Douala demeure toujours mal entretenue, hein ? Dit-il en se retournant vers le conducteur assis à côté de lui.

– Patron, nous les démunis, sommes là pour chercher notre pain quotidien, le reste appartient au gouvernement en place, nous payons tous nos impôts. Nous n'allons pas chercher notre nourriture en travaillant comme ceci et nous occuper de la situation de la ville. Répliqua ce dernier dépassé.

– Pourtant ces derniers vont en Europe chaque fois et voient comment ceux là ont organisé leur pays.

L'autre demeura un moment calme, puis sortit à peine audible.

– Vous qui vivez aussi là bas et aviez vu comment eux de ce côté sont organisés, c’est à vous de revendiquer. Moi, je n’ai aucune base pour protester.

Le silence s’installa à nouveau. Monsieur Ento se rappelait de ce qui lui ramenait au pays, puis se retourna instinctivement pour regarder la cantine sur la banquette arrière. Elle n’avait pas bouché. Il se redressa. Le conducteur manœuvrait avec prudence. Il se dit qu’il avait eu raison de prendre cette génération. Par contre ces jeunes que la fugue facilement, emportait très souvent, ne sont pas à la hauteur des dégâts de leur folie. De temps à autres, les klaxons abusifs l’éveillaient dans ses réflexions. Parfois, c’était un passant après avoir injurié un automobiliste, lui rappelait qu’il avait aussi des droits de circuler. L’autre latéralement bougeait la tête et s’en allait sans broncher.

Le silence dans le véhicule lui annonça la position du conducteur. Il savait pertinemment que l’avis de ce dernier était sans importance, car rien ne changerait le cours des choses. Les autorités en place s’en moquaient largement pensa l’autre. Leur égo était aussi visible lorsque l’on arrivait dans leur habitation. La population subissait. Chaque individu était à sa place. Aucun citoyen ne revendiquait son droit. C’est ainsi que le pays allait de mal en pire. Ce pendant, tous remettaient leur doléances à dame nature enfin d’exaucer leur vœux un jour. Les habitants attendaient le bon samaritain qui dans sa venue pourra trouver une solution. On se contentait du présent, sans penser à autre.

Monsieur Ento se souvint de sa malheureuse enfance qui par miracle dans son courage et sa volonté infallible l’avait emmené en occident. Il

n'aimait pas en parler. Cependant, revivait sa grande mère lui disant dans ses rêves de croire en Dieu malgré toutes ses épreuves que la vie enroulait sur notre parcours. La religion était pour cette dernière sacrée. Elle veilla à ce que ce dernier la respecte. Le dimanche, disait-elle, était pour effacer ses péchés de la semaine. Se devant d'honorer à la liturgie de ce jour, même si le Seigneur n'effaçait pas toutes les erreurs, il épongeait la majorité. A présent, il n'était plus sûr que le Seigneur lui pardonne sur le mode vie qu'il se fabriquerait à l'avenir. Il abordait ainsi un tournant de son vécu, se demandant si c'était une bêtise, surtout était-elle nécessaire.

– Patron, nous sommes arrivés. Signala le taximan qui l'avait vu songeur.

– Ha, oui. Dit-il en descendant.

Déjà un garçon de service s'approcha, pour aider le nouvel arrivant. Ce dernier en voyant la cantine ouvrit la porte arrière.

– Faites attention. Signala t-il au garçon.

– Oui monsieur. Répondit-il poliment.

Aidé par le conducteur, ils entrèrent ensemble avec tous les bagages jusqu'au hall de l'hôtel.

Il régla le conducteur attendant beaucoup moins. Il partit avec un grand sourire après avoir répété plusieurs fois le mot "merci". Après les formalités de paiement chez le réceptionniste, il appela le même bonhomme pour l'accompagner dans sa chambre, tout en jetant un œil attentif sur la cantine. Le lieu décrivait la tristesse, seule une table en bois massif formait le comptoir où derrière était assis l'individu, devant lui était placé poste téléphonique. Sur son dos se trouvait une sorte de casiers d'où il déposait les

différentes clés des clients. Le renouvellement occidental du mode commercial dans ce genre d'activité, n'avait pas encore touché les camerounais. Fort heureusement, le sol était déjà carrelé et semblait épousseté, s'imaginant de temps à autre surtout en ce moment où la saison pluvieuse tardait à lancer les premiers signes. Cependant la salle était assez grande pour contenir une masse de touristes. L'ascenseur n'étant pas à la mode dans ces hôtels comme en occident, ne sachant pas comment il pourrait porter sa grosse caisse. Heureusement que c'était au premier étage.

Il entra dans la salle et referma la porte à clé après que l'autre soit sorti. Il récupéra une petite clé dans son attaché case. Puis vint ouvrir la mystérieuse caisse. Deux fillettes dormaient paisiblement l'une à côté de l'autre. Il les y enleva pour les déposer sur le lit. L'aînée, âgée de dix-huit mois, la cadette de six. Toutes étaient des mulâtresses, vraisemblablement l'écart physique n'étant pas aussi visible. Il s'agit de ses deux enfants : Médielva et Mezuela.

Il enleva leurs enveloppes, le climat était un peu plus chaud dans le local. Dans leur sommeil de mort, elles n'imaginaient pas la situation. Le somnifère agissait selon les prescriptions que lui donna le pharmacien dans la banlieue où il habitait.

Il les observa attentivement. Il y avait une trace de sang sur l'un des tissus en blanc. Paniqué, il se hâta de trouver d'où cela provenait, surement sur l'une des deux. Il explora minutieusement les parties de leurs corps, en commençant par la première née. Elles ne se ressemblaient, pas disait-on, l'aînée avait pris une partie de son père et l'autre à sa maman. Il n'eut pas besoin de continuer en voyant le funiculaire de

Médielva éclaté. Il fallait les réveiller au plus vite. Aussitôt, rentra dans son attaché case, retira un médicament en liquide et obligea leur bouche à s'ouvrir.

Se dirigea vers la salle de bain pour se débarbouiller. Une dizaine de minutes passées, réapparaissant ragaillardi. Médielva scruta le ciel des yeux, étonnée de l'endroit où elle se retrouvait. Mezuela, beaucoup plus sereine voyait son père arriver, ce dernier lui sourit, elle lui rendit sans hésiter puis chercha à se relever. En prenant appui sur sa grande, elle l'étouffa sur sa blessure. L'autre poussa un cri de douleur, ne supportant pas l'ambiance du milieu et la petite fille se mit à pleurer.

– Doucement, mes chéries. Dit-il en venant à la rescousse.

Monsieur Ento enleva Médielva du lieu et se mit à la bercer. En rapprochant son regard sur la blessure, le sang était déjà coagulé, et la blessure restait ouverte. Se devant de l'amener pour faire les soins médicaux et désinfecter l'endroit, car dans certains pays au Sud du Sahara comme le Cameroun, on ne s'amusait pas avec les microbes.

Trente minutes plus tard, il sortait avec ses deux enfants. Le concierge étonné resta muet, en voyant l'homme se diriger vers lui accompagné. Sans lui laissé le temps de poser ses questions.

– Excusez-moi, pouvez m'indiquer la clinique à proximité ? Lui demanda t-il.

Ce dernier affichait un comportement médusé. Puis comme poussé par un mauvais esprit, il sursauta.

– Oui, oui, devant l’hôtel, prenez un taxi à la sortie, dites lui de vous déposer à la clinique le Palmerai.

– Merci.

Sans accordé une quelconque attention au visage inquiet, il s’en alla. Se devant d’écourter son séjour dans cet endroit pour éviter ce type de regard. Dix-huit heures sonnées, le ciel s’assombrissait déjà. Il regarda les deux bouts, le coin avait changé, les bâtiments poussaient comme des champignons, le modernisme au moins se faisait voir et entendre. Monsieur Ento stoppa un taxi. Au bout de cinq minutes, ils étaient au lieu indiqué. Il sortit, lança un œil critique devant l’enceinte. L’espace était assez propre pour lui attribuer la confiance. Il regarda la benjamine entre ses mains, toujours en pleine sérénité. Et l’autre au sol marchait à peine.

En voulant se diriger vers un panneau indiquant la route à suivre, une femme en blouse blanche l’interpela. Elle avait un visage d’adolescent. Après lui avoir dit ce pourquoi, celle-ci le chemina vers un bureau, pour les soins d’urgence. Elle toqua, et entra.

– Voici la pédiatre de garde. Dit la jeune fille s’apprêtant à repartir.

Elle paraissait calme et confiante. Semblait portée avec elle une longue expérience. La quarantaine aussi, elle environnait.

– Bonsoir madame. Annonça t-il comme entame.

– Bonsoir, que puis-je pour vous ?

– Je ne sais pas ce qui est arrivé, alors, le doigt...enfin vous comprenez ?

Il lui montra la partie blessée. Elle se leva et vint récupérer le nourrisson puis alla s’asseoir à nouveau

en déposant Médielva sur ses cuisses. Avec beaucoup de précaution, elle diagnostiqua le mal en la distrayant.

– Il faut faire la chirurgie pour nettoyer la plaie, et redresser les os, ils se sont déplacés un peu, surtout pour éviter une quelconque infection, elle doit être sur soins intensifs les premières vingt quatre heures, après nous verrons au fur et à mesure comment continuer le traitement.

– Docteur, j’aimerais savoir pour quel nombre de jours elle sera internée ? Insista-t-il.

– Quatre ou cinq jours maximum, à propos, où est leur maman ?

– Pourquoi ? Grommela t-il.

– Parce que ce genre d’activité mériterait une femme.

Il ne devait pas se laisser avoir.

– Pour l’instant, elle n’est pas encore là ; changeant de conversation, je vais de ce pas leur chercher à manger, pouvez-vous les entretenir en attendant que je revienne ?

– Aucun souci.

Sans plus attendre, il se leva et partit aussitôt.

De retour une heure plus tard, il apporta le prêt à manger, des croissants et des yaourts. Les deux enfants jouaient dans le bureau du médecin et sous son contrôle. Cela lui rassura, c’était le premier acte qui rassurait son arrivée. En plus de ça, il portait un sac pouvant contenir les habits.

– Merci pour tout, vous aussi, vous mangerez avec nous ?

Un peu surprise, elle refusa sans relever son visage !

– Pourquoi, alors que vous êtes de garde ?

Elle ne répondit pas. Mr Ento chercha à lire dans ses yeux en déposant tout ce qu’il portait. Elle se leva, et vint passer à proximité en se dirigeant vers l’extérieur. Il arrêta son poignée comme par reflexe ; geste qu’il n’avait plus fait depuis longtemps. Elle le regarda avec fureur, puis ramena ses yeux à l’endroit où il tenait. Sans rien dire, il lâcha. Elle s’éloigna. Il sourit à Médielva qui les observait.

– Dit, Médi chérie, est-ce que la dame t’a posé des questions sur ta maman pendant que je n’étais pas là ?

Elle secoua affirmativement la tête. Les médecins comme elles communiquaient aisément avec les enfants de cet âge, surtout savaient comment retirer l’information. Point de doute, elle avait tout compris. Il les servit du lait, puis prit à son tour un croissant.

Elle revint plusieurs minutes plu tard.

– Je vous ai apprêtés une chambre, nous pouvons les y amener. Dit-elle sans baisser son regard.

– Qui vous donne le droit de juger les autres ? L’autre passa à l’attaque.

Elle ne répondit pas et maintenait son regard lui demandant de se lever.

– Ok, vous êtes pleinement dans vos droits ; avança t-il en se levant ; sachez aussi, on est libre surtout quand il s’agit des situations inquiétantes, prenez votre mal en patience, nous sommes encore là pour quelques jours, après nous partirons.

Elle observa méchamment l’homme en face, se dirigea vers son fauteuil où elle avait placé les premiers médicaments du traitement.

– Remettez ces enfants à leur maman ! Finit-elle par dire calmement.

Mr Ento fit semblant de n'avoir pas entendu, sachant que sa première fille écoutait et voyait déjà. Elle les emmena au lieu dit, puis les installa. C'était assez confortable. Le long des murs, on avait orné de petits dessins d'oiseaux. Le docteur partit après s'être rassurée de tout. L'homme coucha sa petite sœur à côté.

– Médi chérie, occupe-toi de ta petite sœur, j'arrive !

Il suivit la femme dans son bureau. Il cogna à la porte, puis s'y introduisit sans attendre la réponse. Et referma derrière lui.

– De quel droit me donnez-vous les ordres ? Grommela t-il.

Elle récupéra un stylo, s'adossa sur son siège en cuir et commença à rouler l'objet entre les doigts dans un regard plein de défi. Il s'approcha, tint un des accoudoirs du siège où était assise le médecin, le fit pivoter violemment. Elle manqua de peu le pied de la table en l'esquivant à l'ultime tierce. Elle se leva souplement à son tour, voulu le gifler, mais ses intentions étaient déjà lues. Il bloqua le bras en l'attrapant au passage. Sans se décourager, elle voulut utiliser le pied droit pour l'entre jambe de son adversaire. De l'avant bras où il la tenait, il l'utilisa pour la basculer en arrière à perdre l'équilibre la lâchant au même instant. Elle ne put pas accomplir son geste et se retrouva à nouveau assise. La jupe se souleva jusqu'à mi-cuisse sur la brutalité de l'action. Elle ne s'inquiéta pas, s'apprêtant à reprendre la bataille, mais ce dernier avait bondi sur elle,